

Écouter hors de soi

René Lapierre

Volume 35, numéro 6 (210), décembre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31608ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, R. (1993). Écouter hors de soi. *Liberté*, 35(6), 161–164.

POÉSIE

RENÉ LAPIERRE

ÉCOUTER HORS DE SOI

*au coin de la rue ses os — partout
dans la poussière ses gestes.
lui, paquet de taches illisibles
à plat où se disperse
cendre, semence,
et cetera qui couvre son front.*

Nicole Richard, **Ruptures sans mobile**, Éditions du Noroît,
coll. « Initiale », 1993, 94 pages.

« Nos arts littéraires, écrivait Jean Paulhan dans *Les Fleurs de Tarbes*, sont faits de refus. (...) Qui veut définir les écrivains, à travers mille aventures, par ce qu'ils n'ont cessé d'exiger, les trouve d'abord unanimes à *refuser* quelque chose. » Et Paulhan d'alléguer, à l'appui de ses dires, le cas de Verlaine, de Laforgue, de Victor Hugo ; puis l'inévitable Rimbaud, Jules Renard, et Whitman enfin : « J'ai eu beaucoup de mal à enlever de *Brins d'herbes* tous les traits poétiques, mais j'y suis parvenu à la fin. »

Quelque chose de semblable anime le recueil de Nicole Richard ; quelque chose que l'on pourrait considérer comme le refus de la *facilité de l'œuvre*, refus de ce format de l'écriture qui trouve si aisément sa caution dans le livre, ou mieux encore dans une rhétorique du

livresque que nous admettons, texte après texte, sans broncher : paisible conformité qui fait plus ou moins de tel ou tel ouvrage un livre imité, maille ou chaînon d'une ligne d'écriture qui de bouquin en bouquin se reprend, s'enjolive, se conforte et finit par oublier sa différence pour s'absoudre au sein de ses similitudes : « Tiens, ça rappelle Prévert ; tiens, on dirait du Ferron. »

Ce préambule n'a pas pour but de soutenir que les poèmes de Nicole Richard se démarquent absolument de toute influence (ce qui serait, outre l'improbable, un peu gros), mais plutôt d'observer que le refus dont parle Jean Paulhan n'est chez elle que le premier temps d'un rapport à l'écriture, au monde, à soi, qui pourrait tout aussi bien se définir en termes d'*abandon* ; un détachement qui postule une rigueur comme on n'en observe guère, sinon chez des écrivains de la trempe de Céline. Je pèse mes mots. Il serait facile à partir de cette référence de citer d'autres auteurs, d'allonger la liste, de la rendre ridicule. Or je ne veux pas comparer des fortunes littéraires, mais simplement exprimer le caractère extrême du pari que tient Nicole Richard sur l'écriture et sur la vie ; cette « fragilité des mots dans le désir de tomber », cette figure tendue de l'œuvre qui, entièrement tournée vers le *dehors*, pratique une sévère dérision du réel et du textuel, et finit par formuler à même cette exhibition du vide et du creux une rigoureuse critique de l'écriture, du monde et du moi. D'où, chez Céline, le guignol ; le désâmé. Et chez Richard les trous, les manques, la « distraction mortelle » :

*les mots s'éloignent de côté,
le reste n'est qu'un soupir au fond
de la gorge : citation entre
un être et son tombeau.
je parle la voix
brisée au centre du monde.*

Et même là nous n'y sommes pas encore, ce n'est pas encore assez :

*il me manque l'espace
nécessaire pour me lancer
intérieurement, je veux dire dans mon vide.*

On ne peut s'empêcher de relever le caractère pluri-voque de l'énoncé, qui d'un même mouvement reprend et épuise la topique de l'intériorité, l'assise traditionnelle de l'expression poétique. C'est dire d'une autre manière la remarquable intégration des deux moments, des deux mouvements antagonistes de la démarche qui structure ce recueil : tension/détachement, fusion complète de ce que l'on distingue habituellement en termes de volonté et de refus de l'écriture. La forme élaborée par Nicole Richard rend en effet impossible la séparation des deux termes, et donne à tous les textes de *Ruptures sans mobile* un sens tendu, de façon extrême, dans ce paradoxe d'une écriture oublieuse de l'œuvre et tout entière centrée sur ce qui la déborde et l'appelle *au-delà*.

Où cela ? Sur les bords, dans les marges, dans les trous de l'énonciation : dans un *retournement vers le dehors* qui inscrit de façon inattendue, à même l'évidence du moi, le motif obsédant de la présence la plus radicale, la plus irréductible (on serait tenté de dire : la plus irrémédiable) du sujet.

Beckett, assurément (« Car tout se tient dans la longue folie du corps, je le sens. »), ne se trouve pas en exergue pour rien ; les textes de *Ruptures* consentent à *la fois* dans l'écriture au corps et au néant, au tragique et au grotesque. La corporéité la plus élémentaire, la plus organique côtoie constamment chez Richard une métaphysique ascétique, aussi désincarnée que possible. Et dans le même temps le motif tragique s'accompagne

d'un filigrane ironique, d'un humour tout à fait particulier (*les mystères sans fin, la fuite/l'agitation. dieu,/un détail au centre du monde*) grâce auquel le livre échappe pour ainsi dire à sa propre gravité, et maintient par la sensibilité autant que par l'autodérision son précaire équilibre au bord du vide, au bout des mots. Quelque part *là-bas*, en somme, « *près des pierres et des atomes du ciel* », au centre même de toutes les résistances et de tous les abandons.